James Joyce, un écrivain génial mis sous cloche par son petit-fils

Par Macha Séry. Le Monde. Publié le 5 août.

« Droit moral, droit immoral ». Comment perpétuer, sans la dénaturer, l'œuvre d'un artiste mort ? En bloquant toutes les initiatives, le petit-fils de l'auteur d'« Ulysse » restera comme un des héritiers les plus procéduriers de l'histoire.

Haute silhouette, voix grave, parfois grondante. Au téléphone, l'illusion était presque parfaite. « *Hello, ici Joyce* », entonnait Stephen James Joyce. Stephen comme Stephen Dedalus, l'un des protagonistes d'*Ulysse*, le chef-d'œuvre de la littérature mondiale que son grand-père paternel, James Joyce (1882-1941), a publié, il y a tout juste cent ans.

Dernier descendant direct de l'écrivain dublinois, Stephen Joyce est mort, en 2020, à l'âge de 87 ans. Dans son éloge funèbre, le président irlandais, Michael D. Higgins, a manié l'euphémisme avec élégance. Il a salué une personnalité *« très investie dans ce qu'il considérait comme un devoir »*, ajoutant que celui-ci ne fut pas toujours accompli *« dans des circonstances harmonieuses »*.

Stephen Joyce reprochait au gouvernement irlandais d'avoir maltraité l'écrivain de son vivant – lequel vécut en grande partie en exil – et de n'avoir diligenté aucun représentant officiel à ses funérailles. Qu'importe que l'eau eût coulé sous les ponts de la capitale irlandaise et que James Joyce fût depuis plus d'un demi-siècle célébré, chaque année, le 16 juin, dans tout le pays, à l'occasion du Bloomsday, la date de la journée pendant laquelle se déroule *Ulysse*. Stephen Joyce vitupérait contre l'*« exploitation commerciale »* des mannes de son *« nonno »* (grand-père, en italien).

En 2004, l'héritier menaça d'annulation le festival Rejoyce Dublin. Il réussit à faire interdire une série de lectures publiques ainsi que les représentations de l'unique pièce de théâtre de Joyce. Invoquant, là encore, des atteintes à son droit d'auteur, il échoua, en revanche, à déprogrammer l'exposition prévue à la Bibliothèque nationale d'Irlande sur les manuscrits d'*Ulysse*. Pour sauvegarder l'événement, le Sénat adopta, en urgence, un amendement destiné à faire exception aux droits d'auteur lorsque les œuvres sont utilisées dans le cadre d'expositions publiques. Le sénateur David Norris ne manqua pas de relever *« l'ironie étonnante »* sous-tendant la démarche de Stephen Joyce, concernant un écrivain *« qui s'est battu pour la liberté d'expression, a voulu atteindre le public le plus large possible et s'est engagé si totalement contre la censure tout au long de sa vie »*.

« Stephen Joyce déversait sa bile sur le monde entier » – Un traducteur français

Stephen Joyce est entré à double titre dans l'histoire littéraire. Insigne honneur, son aïeul consacra sa naissance par le poème *Ecce Puer*. *« Du sombre passé/Un enfant est né ; /Avec joie et chagrin/Mon cœur est déchiré »*, écrivit Joyce, qui pleurait la mort simultanée de son père. Quatre ans plus tard, celui-ci inventa un conte pour son petit-fils, *Le Chat et le Diable*.

Stephen Joyce restera comme l'un des ayants droit les plus procéduriers. *« Une personne instable », « menaçante »* à l'écrit comme à l'oral, énumèrent plusieurs spécialistes interrogés par *Le Monde*. Il bloquait d'ambitieux projets *« en raison de son aversion pour quelqu'un, l'institution à laquelle celui-ci était affilié ou, tout aussi souvent, par pur caprice »*. Tel est le souvenir qu'en garde Luca Crispi, professeur au Collège universitaire de Dublin, en Irlande. Un traducteur français qui eut affaire à lui confirme : *« Il déversait sa bile sur le monde entier. Si quelqu'un en Suède n'avait pas respecté telle clause, il bannissait toute la Scandinavie. »*

Les universitaires, Stephen Joyce les traitait de *« rats »*, de *« poux »*, de *« parasites »*, d'individus *« mesquins »*, se livrant à la *« masturbation intellectuelle »*. Sa réplique fétiche : *« Je suis un Joyce, vous êtes des joyciens. »* Il recommandait de lire l'œuvre de son grand-père, non de l'interpréter.

James Joyce et son petit fils, Stephen James, en 1934. BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES

Méprisant l'univers de la recherche, en guerre contre la Fondation Joyce, à Zurich, il n'hésitait pas à réclamer 100 000 dollars pour la moindre lecture publique. Il s'opposait à toute adaptation théâtrale ou musicale. Y compris à la citation, dans une composition chorale, de dix-huit mots tirés de *Finnegans Wake*. Il imposait des tarifs prohibitifs pour un extrait. En 1989, la chanteuse Kate Bush sollicita le droit de mettre en musique un fragment du monologue de Molly Bloom dans *Ulysse*. L'autorisation lui fut accordée… vingt-deux ans plus tard.

C'est à la soixantaine que Stephen Joyce, retraité de l'OCDE, passé par Harvard, hérita de la gestion patrimoniale de l'œuvre de son grand-père. Jusqu'alors, les droits d'auteur étaient affectés à l'entretien de Lucia Joyce, la fille artiste de l'écrivain, internée pour schizophrénie de 1951 jusqu'à sa mort, en 1982.

Sa tante fut pour Stephen Joyce un sujet sensible. Au point qu'il déclara, en 1988, avoir brûlé toutes ses lettres. Fanfaronnade ou réalité ? Nul ne le sait, mais pas de traces d'elles, à ce stade, dans les archives familiales, en voie de catalogage. En 2007, Carol Loeb Shloss, professeure à Stanford et biographe de Lucia Joyce, a obtenu 240 000 dollars de dédommagements de la succession Joyce, coupable d'avoir entravé ses recherches, de l'avoir trompée sur son droit à reproduire des documents.

« Le dernier des Mohicans »

Le 31 décembre 2011, UbuWeb, un site littéraire d'avant-garde, postait sur Twitter : *« Va te faire foutre Stephen Joyce. Le droit d'auteur de l'UE* [Union européenne] *sur les œuvres de James Joyce prend fin à minuit. »* Au même moment, Mark Traynor, directeur, à l'époque, du Centre James-Joyce à Dublin, exprima *« un sentiment général de soulagement »*.

Premier signe de cet assouplissement, la publication in extenso de la correspondance érotique adressée par James Joyce à sa future femme, Nora. Ces 64 *« dirty letters »*, longtemps jugées sulfureuses, inspirèrent maints fantasmes. Elles ne furent rassemblées en recueil outre-Atlantique sans coupe qu'en 1975. La divulgation de la vie privée de ses grands-parents mit en fureur Stephen Joyce, qui, par la suite, interdit la publication de deux lettres. Or, quelles merveilles ! *« Les passages cochons sont magnifiques »*, s'enthousiasmait feu le traducteur André Topia, interrogé par *Le Monde* en 2012, lorsque le recueil parut aux éditions Rivages.

L'entrée des œuvres de James Joyce dans le domaine public, en 2012, a soulagé chercheurs et institutions

André Topia fut l'une des bêtes noires de Stephen Joyce, qui en comptait beaucoup. Il l'insulta en clôture d'un colloque que celui-ci organisa à la Sorbonne en 2001 et exigea qu'il ne fît pas partie de l'équipe de spécialistes choisis pour le tome II de « La Pléiade ». Par solidarité, les collègues de Topia donnèrent leur démission. Antoine Gallimard les rétablit dans leurs fonctions après avoir obtenu de Stephen Joyce sa neutralité.

Celui-ci ne répugnait pas aux coups d'éclat. Le 2 février 1994, lors du dévoilement d'une plaque au 28 Campden Grove, à Londres, où Joyce avait séjourné pendant six mois en 1931, il fendit la foule, interrompit l'hommage de la romancière irlandaise Edna O'Brien, lui piqua le micro et se lança dans une diatribe devant l'auditoire médusé. *« Pendant plusieurs décennies,*

il a étouffé de manière proactive l'érudition légitime, les interprétations artistiques et la simple jouissance des œuvres de James Joyce en public, souvent au-delà de la compétence du contrôle légitime du droit d'auteur », déplore Luca Crispi. Résultat : il n'existe aucune édition standard de ses œuvres en anglais, des milliers de pages de brouillons demeurent inédites, de même qu'un grand nombre de lettres. Et l'unique bibliographie de ses écrits date de 1953.

Au soir de sa vie, Stephen Joyce – *« le dernier des Mohicans »*, répétait-il – s'est adouci. Il a même adopté la nationalité irlandaise. L'un des meilleurs spécialistes français de Joyce, Daniel Ferrer – ils se sont fâchés puis réconciliés –, l'a convaincu de léguer ses archives à l'université de Reading, qui conserve celles de Samuel Beckett (1906-1989), ami de son grand-père et son éphémère secrétaire, *« sinon il les aurait données au pôle Nord pour que cela soit encore plus inaccessible aux joyciens »*, dit-il au *Monde*.

Stephen Joyce a confié la gestion du droit moral à son meilleur ami, Sean Sweeney, connu dans l'enfance lorsque tous deux étaient scolarisés à l'école bilingue de Maria Jolas, à Neuilly-sur-Seine. A la sortie, leurs grands-pères respectifs les attendaient. Pendant la guerre, la famille Joyce trouva refuge en Suisse. Lorsqu'ils cheminaient ensemble, l'écrivain demandait à son petit-fils de s'arrêter afin de noter quelque pensée. Devenu adulte, Stephen Joyce se rendit souvent sur sa tombe, près de Zurich. *« Je lui parle, il me répond. »*

https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2022/08/04/james-joyce-un-ecrivain-genial-mis-sous-cloche-par-son-petit-fils_6137107_3451060.html